

jean-christophe
bailly

le parti pris
des animaux



JEAN-CHRISTOPHE BAILLY

LE PARTI PRIS DES ANIMAUX

Les huit textes qui composent ce livre sont tous consacrés aux animaux.

La surprise et la joie qu'ils existent, les craintes envers une disparition qui semble hélas programmée pour beaucoup d'entre eux, ces motifs s'entremêlent à ceux du regard et du silence. Ce que dit et répète ce livre, c'est que les animaux, qui font rayonner l'existence hors des rets du langage, exercent pourtant envers nous la pression intimante d'un autre accès au sens. C'est ce sens éperdu, confondu au vivant, qui est poursuivi ici.

LE PARTI PRIS
DES ANIMAUX

Du même auteur

Essais

LE 20 JANVIER (Bourgois, 1980)
LE PARADIS DU SENS (Bourgois, 1987)
LA FIN DE L'HYMNE (Bourgois, 1991)
LA COMPARUTION
(avec Jean-Luc Nancy, Bourgois, 1991)
LE PROPRE DU LANGAGE (Seuil, 1997)
L'APOSTROPHE MUETTE (Hazan, 1997)
PANORAMIQUES (Bourgois, 2000)
LA LÉGENDE DISPERSÉE (Bourgois, 2001)
LE CHAMP MIMÉTIQUE (Seuil, 2005)
LE VERSANT ANIMAL (Bayard, 2007)
L'ATELIER INFINI (Hazan, 2007)
L'INSTANT ET SON OMBRE (Seuil, 2008)
LA VÉRIDICTION (Bourgois, 2011)
LA PHRASE URBAINE (Seuil, 2013)
SUR LA FORME (Manuella éditions, 2013)

Récits

BEAU FIXE (Bourgois, 1985)
DESCRIPTION D'OLONNE (Bourgois, 1992)
TUILES DÉTACHÉES (Mercure de France, 2004)
LE DÉPAYSEMENT (Seuil, 2011)

Poésie

L'OISEAU NYIRO (La Dogana, 1991)
BLANC SUR NOIR (William Blake & Cie, 1999)
BASSE CONTINUE (Seuil, 2000)

JEAN-CHRISTOPHE BAILLY

LE PARTI PRIS
DES ANIMAUX

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ♦

© Christian Bourgois éditeur, 2013
ISBN 978-2-267-02467-8

Introduction

La surprise et la joie que les animaux existent et, par conséquent, l'inquiétude face à l'hypothèse, se vérifiant hélas un peu plus chaque jour, de la disparition d'un grand nombre d'entre eux – tels sont les motifs de ce livre. Il s'agit d'un recueil, qui reprend toute une série d'interventions faites sur la question entre 2003 et 2011 et qui encadrent la publication, en 2007, d'un essai qui lui est spécifiquement consacré¹. Depuis des années le sujet – les animaux, les bêtes – pas l'« animalité », me hante. Le plus ancien texte que j'ai écrit sur lui s'intitulait « Un abîme de la pensée² », et c'est d'abord à ce titre, comme pure énigme, comme l'énigmatique même du vivant, que les animaux sont devenus pour moi une préoccupation constante. « Je sculpte des lièvres parce qu'ils ont des choses à dire qui m'intéressent »,

1. *Le Versant animal*, dans la collection « Le rayon des curiosités » dirigée par Suzanne Doppelt, Paris, Bayard, 2007.

2. Ce texte a été repris dans *La Fin de l'hymne*, Paris, Christian Bourgois éditeur, 1991.

a pu déclarer Barry Flanagan, mais avoir des choses à dire n'est pas nécessairement parler et les animaux, c'est presque leur définition, *n'ont pas la parole*. Il ne s'agit d'ailleurs pas, en s'approchant d'eux, de la leur donner (cela peut être magnifique, mais c'est le domaine de la fable), il s'agit d'aller au-devant de leur silence et de tenter d'identifier ce qui s'y dit. Le mouvement général des textes composant ce livre est celui-là, il est ce qui dit et répète que les animaux, qui font rayonner l'existence hors des rets du langage, exercent envers lui la pression intimante d'un autre accès au sens. C'est ce sens perdu, éperdu, confondu au vivant, que les différents textes de ce recueil poursuivent, et qui justifie, m'a-t-il semblé, leur rassemblement.

Depuis plusieurs années la question animale, qui demeurait marginale, a pris de l'ampleur et n'est plus considérée comme un écart sentimental. De grands livres y ont contribué, des expositions, des travaux – mais il s'en faut de beaucoup pour que sa signification proprement politique soit reconnue. Nombreux en effet sont ceux qui, forts de l'exclusivité humaine, écartent comme secondaire tout ce qui peut toucher aux animaux, qu'il s'agisse de la simple attention ou de ce qui tend à déployer celle-ci comme une cause. Or il me semble que la radicalité même avec laquelle, continûment, le monde animal se présente à nous comme la conjugaison active du divers, devrait avoir valeur de test, si tant est que la politique consiste dans la mise à l'épreuve de la capacité à installer dans le vivant des formes

d'association susceptibles de tendre des liens et de fournir des seuils.

L'histoire de la compatibilité entre les hommes et les animaux, qui commence avec le monde lointain des hordes de chasseurs-cueilleurs, est l'histoire même de l'humanité : la chasse et l'élevage en sont les faces visibles, mais c'est tout le continent mouvant des différences sauvages qui est impliqué dans cette évolution. L'invention, sans fin contestée par la vie même, d'une frontière absolue entre les animaux et les hommes, est directement responsable de ce qu'il y a de plus pénible dans l'humanisme, dès lors peu distinct d'un narcissisme d'espèce que l'on voit rebondir au long des âges. Heidegger, tardivement et tristement, en produit la formule, et le langage est encore ici la pierre d'achoppement : « Le saut de l'animal vivant à l'homme parlant est aussi grand, sinon plus, que celui de la pierre inanimée à l'être vivant¹ », a-t-il pu par exemple écrire. Immense est l'enjeu : si le langage est bien ce qui accomplit la séparation et convainc l'homme de sa solitude, il est aussi le mouvement par lequel l'homme s'est glissé dans le monde pour tenter de le déchiffrer : le langage est le frayage humain – mais comme tel, y compris pour exister, il a fallu qu'il observe comment l'on frayait hors de lui. À cette *observance* – et c'est volontairement que j'emploie ce terme qui comporte une connotation religieuse – les animaux continûment

1. Martin Heidegger, *Les Hymnes de Hölderlin : la Germanie et Le Rhin*, Paris, Gallimard, 1988, p. 79.

nous invitent, et le long de cette invitation partent des lignes de pensée qui agissent par liaisons ou séquences, comme des lianes ou des chemins.

Suivre ces chemins, c'est prendre une orientation, décider d'un parti. Grande était la tentation dès lors d'emprunter à Francis Ponge la notion de parti pris et de la faire glisser sans violence du monde des choses à celui des bêtes : *le parti pris des animaux*, ce titre a fini par s'imposer, et à l'hommage qu'il contient donc à celui qui souhaitait nous faire sortir de la rainure humaine et prendre la tangente¹, s'en ajoute un autre, à Gilles Aillaud, grâce à qui le compagnonnage de l'esprit avec les bêtes a pris pour moi tout son sens.

1. Ces expressions figurent dans « Tentative orale », texte d'une conférence repris dans *Le Grand Recueil (Méthodes)*, Paris, Gallimard, 1961, p. 254.

Singes

Le plaisir qui vient des animaux
de leur existence
– du fait qu'ils existent –
vient d'abord de ce qu'ils ne sont pas comme nous
de ce qu'ils sont différents :
ce n'est pas seulement que nous partageons le
monde
avec eux
avec d'autres êtres donc, qui le regardent et le
traversent
qui y vivent et y meurent
c'est qu'ils vivent, auprès de nous ou loin de nous
chats ou chauves-souris
chiens ou tigres
ou singes
dans d'autres mondes

or entre tous les animaux le singe a cette
particularité
on le sait bien

d'être de nous le plus proche
et ce statut de presque-humain
d'humain non abouti, ou raté,
le prive de ce qu'il est
lui-même et pour lui-même
pas une « altérité » présentée sans fin et sans finesse
aux hommes
comme un miroir déformant
mais une différence
un départ
pas *un* départ
mais des départs différents
des vies différentes, distinctes
selon les espèces
et les individus qui les composent

ainsi, au lieu de considérer tout ce qui chez le singe
s'approche
devrions-nous considérer tout ce qui chez lui
s'éloigne
ainsi, au lieu de prendre la mesure de qu'il sait
ou saurait faire
plus ou moins bien
plus ou moins comme nous
à savoir : compter, reconnaître des signes,
se regarder dans un miroir, se servir d'un outil, etc.
devrions-nous peut-être admirer tout ce qu'il fait
et que nous ne savons pas faire, pas faire du tout
tout ce qui de façon certaine constitue son langage
et son monde
un monde de plaisirs et de peurs,

de bonds et de retraits
dont nous n'avons même pas idée

ce monde peut s'apercevoir
– pas au cirque où le singe est réduit
péniblement à son rôle de double décalé et de clown
offert gratis au narcissisme humain
un peu au zoo où malgré l'enfermement
parfois habilement masqué
il est déjà un peu chez lui
où en tout cas il n'est pas déguisé et n'a
ni tambour ni jupette
où il est lui-même, abandonné à lui-même
dans l'être à l'abandon du zoo
mais là où on peut vraiment le rencontrer
et bien sûr
c'est chez lui, dans la nature
dans ce qui reste de nature
c'est-à-dire, pour l'essentiel, dans des réserves
– savoir si les réserves, les espaces consentis aux
animaux sauvages
ne sont pas eux aussi des sortes de zoos masqués,
c'est une autre histoire
, que nous laisserons de côté –
mais enfin ils sont là, avec les autres, libres de leurs
mouvements
et c'est là, chez eux, devant eux, qu'il faut parler à
leur propos
de danse :
d'une incroyable chorégraphie discontinue
de tensions flexibles

:

un jour, dans la réserve d'Amboseli au Kenya
(nous travaillions, Gilles Aillaud, Franck Bordas et
moi à l'

*Encyclopédie de tous les animaux, y compris les
minéraux)*

j'arrêtai la voiture pour admirer avec mes
compagnons

une petite troupe de vervets qui se tenait sur le
bord de la piste

(les vervets sont de petits singes très beaux et très
agiles,

de véritables concepts de singes)

et ces vervets, au lieu de se prêter craintivement et
à distance

à l'observation, à l'exception d'une mère portant
son petit

et qui resta à quelques pas,

se ruèrent alors sur la voiture

dont les fenêtres étaient restées ouvertes

s'y livrant à des tentatives de chapardage et à des
acrobaties

, pas des acrobaties d'acrobates de notre espace

mais des obliques et des courbes qui venaient

couper notre espace, le triturer et le réduire en
miettes

: aucune frontalité, aucun point de fuite, aucune
perspective

aucune précaution, aucune géométrie

mais un festival *all over* de ruptures comme s'ils
 avaient grimpé
 le long de rubans de Moebius virtuels
 ou saisi des lianes incolores
 se comportant le long de ces voies élastiques et
 discontinues
 comme des projectiles
 c'est-à-dire comme des *envoyés*
 des envoyés d'un autre espace
 sans commune mesure avec le nôtre
 espace pourtant frappé par des mains, des queues
 et des pattes
 par de petites mains noires aux ongles finement
 manucurés
 mains qu'il peut arriver, et cela arriva,
 de serrer, bonjour, dans un moment de répit
 dans une pause du ballet improvisé

: contact passager et frêle avec eux, avec leur monde
 on serre la main d'un ami
 on sait qu'il se méfie, qu'il est prêt à trahir
 aussitôt par un bond en retrait le contrat silencieux
 qu'on vient de nouer avec lui, avec ses petits yeux
 vifs
 mais la chose a lieu, a eu lieu
 et c'est comme si l'on avait touché quelqu'un
 qui habiterait à l'intérieur d'un labyrinthe
 qui pour nous n'est qu'une boîte optique
 et qui connaîtrait chaque coin ou recoin de ce
 labyrinthe
 labyrinthe ou structure, il faut le dire,

écrite dans les trois dimensions de l'espace
la surface n'existant pas pour les vervets
qui se meuvent dans une marelle spatiale
fragile et déconcertante

ce qui est dit du vervet valant aussi, par exemple,
pour le colobe, mais
seulement jusqu'à un certain point et d'abord
parce qu'au colobe on n'irait certes pas serrer la main
: plus grand que le vervet, il est, lui, un roi-voleur
qui se joue de tout dans les hauteurs suspendues
on dirait, à le voir sauter de branche en branche
avec une précision de saltimbanque hyper entraîné
souple, tellement souple,
qu'il vient de voler un manteau
et qu'il l'emporte vers la canopée
mais ce manteau, justement, est à lui,
il *est* ce manteau noir et blanc qui virevolte
énorme cape dont il se sert presque comme d'une
voile
qui faseyerait légèrement dans les descentes

ce qui vient à l'esprit quand on voit le colobe
c'est tout ce que notre fameuse posture
– la station debout du bipède confirmé –
a dû abandonner pour être
tout ce qu'elle a dû laisser sur les côtés et rejeter
à commencer par cette longue queue enroulante et
tactile qui
, chez le colobe, se termine par un toupet blanc et
remplace

allègrement le pouce qu'à la différence des autres
singes il n'a pas

sans doute est-il instructif et intrigant
de constater que chimpanzés ou bonobos se servent
de casse-noix
mais peut-être pourrait-on aussi ne pas oublier que
la queue est un outil
un outil et une parure pour nous totalement perdus

avec les vervets et les colobes
(ou avec les merveilleux magots de l'Atlas
qui se désaltèrent en hiver avec des feuilles
couvertes de givre
qu'ils sucent comme des esquimaux)
nous ne sommes pas du côté hominien
nous ne sommes pas vraiment du côté de ce qui
chez les primates
entraîne aux comparaisons avec l'homme
et c'est même pour cela que je les ai choisis
pour la libre et agile façon dont ils écrivent leur
différence
en se laissant glisser sur les fibres d'air de la forêt
ou de la savane

mais pourtant
et ici la petite poigne de cuir du vervet joue aussi
son rôle
nous ne pouvons pas éviter la question
la question que nous nous posons toujours et
depuis toujours

devant ces frères, ces faux frères ou ces vrais cousins
et qui est celle, justement, de ce cousinage :
fraternité si étroite qu'elle monte chez le bonobo
jusqu'à 98,6 % de matériel génétique commun
: de telle sorte qu'il ne faut pas une longue réflexion
pour se demander si la frontière par nous placée
entre eux et nous
est bien étanche
et si leur communauté nous est franchement et
tout entière opposable

ce ne sont même pas les similitudes frappantes ou
les considérations
sur les facultés d'apprentissage des primates qui
doivent compter ici en premier
c'est, ce serait d'abord leur regard
ce regard qu'ils nous renvoient et qui
au lieu de nous clouer au sol
suppose l'existence d'un espace de délibération et
de transfert

au zoo d'Amsterdam la partie réservée aux orangs-
outangs
comporte un espace central, sorte de pavillon donnant
pouvant donner l'illusion que par les grands singes
roux
on est entouré
or lorsque j'ai visité ce zoo où je me souviens aussi
des lycaons et des ibis rouges
se tenait dans ce pavillon une demeurée
une « handicapée mentale » comme on doit dire

et il était clair qu'elle n'était pas là de passage
mais que de ce pavillon entre les grands singes elle
avait fait sa demeure
sa demeure de demeurée
trouvant parmi eux, quoique séparée par les
barreaux ou les vitres des cages
les repères et les assises, les protections dont elle
avait besoin pour vivre
toute idée de « nounourserie » étant exclue de ce
partage
visiblement elle attendait qu'on parte
pour elle les visiteurs étaient des intrus
qui venaient déranger l'équilibre ou la rêverie,
perturber l'horizon
qu'elle avait trouvé là
avec ces étrangers lointains venus de Bornéo
et devenus pour elle des familiers moins effrayants
que les hommes

de telle sorte qu'assez vite on la laissait en effet
tranquille
peut-être pas chez elle mais du moins dans cet espace
qu'elle avait inventé et qui était celui de sa relation
mystérieusement
fraternelle avec les orangs-outangs

en aucun cas je ne cherche à dire qu'elle était singe
ou même en voyage dans un devenir-singe
en aucun cas non plus je ne veux dire que les singes
seraient, eux, eux aussi, des demeurés
restés un barreau plus bas que nous dans l'échelle

montant vers l'homme
et je ne veux pas le dire parce que d'abord cette
échelle n'existe pas
ou que si elle existe il faut la casser ou la remiser
ne plus en vouloir en tout cas, ne plus croire qu'on
l'a grimpée
il n'y a ni haut ni bas
et surtout pas une hauteur où nous seuls nous
nous tiendrions
revenus de tous nos errements de bêtes
de tous nos compagnonnages avec les bêtes
ce qu'il y a ce sont des positions, des niches, des
lieux, des territoires
et des errances, des pelotes de monde chaque fois
différentes et qui
jusqu'à il y a peu se toléraient, cohabitaient

mais ce que je peux dire c'est que cette demeurée
au visage apeuré avait fait sa niche
dans la niche lichéneuse des orangs-outangs
et que c'était là sa décision et son bonheur
et qu'elle montrait par là même un chemin,
un chemin que l'on ne se sentait pas en droit de
couper

ce qui compte avec les bêtes c'est le voyage immobile
qu'elles sont et que nous pouvons faire avec elles
dans des régions de l'être inconnues ou incomprises
insoumises
où la frivolité, la douceur, la cruauté, la grâce, le
caprice

soit lui, dès lors, et devant nous, la figure du maître silencieux : le miracle serait qu'à la seconde il y en ait un parmi nous. Or non seulement je n'ai pas ce pouvoir mais encore le lynx est-il, entre les animaux sauvages et plus particulièrement entre les félidés, l'un des plus difficiles à seulement apercevoir. Ce n'est pourtant pas comme un emblème, et même comme un emblème de l'insaisissabilité, que je l'aurais désiré parmi nous, entre nous, par-dessus ou par delà mes phrases, c'est à titre d'exemple – comme un *exemplum* d'animal et pour qu'avec lui quelque chose de leurs mondes nous soit confié, non sans brutalité. Par dépit et par curiosité, j'ai donc essayé de me renseigner du mieux que je le pouvais, apprenant au passage qu'on l'appelait aussi autrefois loup-cervier – ce qui donne à penser que c'est de lui, peut-être, que Vigny parle dans *La Mort du loup* – et que l'expression « œil de lynx » ne vient pas de la qualité de sa vue qui, semble-t-il, n'est pas extraordinaire, mais d'une confusion avec l'argonaute Lyncée, lequel par contre était, dit la légende, une sorte de voyant. Mais ce qui m'aura retenu le plus, outre sa tête et sa silhouette l'une comme l'autre vraiment d'une impeccable beauté, c'est le caractère extrêmement développé, chez lui, l'odorat mis à part semble-t-il, de la parure sensorielle : les yeux, donc, malgré tout, mais aussi l'ouïe avec notamment, ces fins pinceaux qui terminent ses oreilles et lui donnent cette allure de hibou parmi les félins mais qui ont probablement une fonction de repérage sonore, mais encore le sens du toucher, non seulement via, sous les pattes larges et puissantes, ces

coussinets qu'il a très larges et qui lui valent la plus silencieuse des démarches, mais aussi via les vibrisses de ses moustaches et d'autres affleurements une sorte d'hypersensitivité donnant le sentiment d'un contact électrique, patient et glissé avec l'univers.

Hélas, on ne le vérifie que trop vite, rien dans ces phrases ou dans les informations qu'elles donnent n'a la valeur concrète d'un seul coup de patte ou d'une seule éclaboussure neigeuse – peut-être alors faudrait-il malgré tout céder à la fable et donner corps ainsi, tout autrement et sans doute d'aussi loin, à une idée du lynx, comme le font sur le mode fantaisiste et familier qui est le leur les histoires de lynx des Indiens du Nord-Ouest rapportées par Claude Lévi-Strauss, histoires dans lesquelles les étranges pouvoirs dont les animaux sont dotés interviennent comme des accidents établissant, avec les humains, des lignées et des parentèles. Mais l'idée de lynx à laquelle je fais allusion est celle qui survient hors de la familiarité sur laquelle les mythes reposent : ne reposant sur rien, elle est elle-même peut-être sans repos, rien qu'une ombre en allée dont vraiment j'aurais aimé voir le passage parmi nous, sous la forme que l'animal lui donne : pure intimité à soi et, pour nous, extimité à peu près pure – passage, pour notre silence, d'une forme silencieuse : un maître, un fantôme et même un dieu si vous voulez – une bête.